



Discours d'Elena Poniatowska pour la réception du prix Cervantes 2014

Je suis la quatrième femme à recevoir le prix Cervantes, créé en 1976. (Trente-cinq hommes l'ont reçu.) María Zambrano fut la première; après la Guerre civile espagnole, elle a vécu au Mexique et enseigné à l'Université Nicolaíta à Morelia dans l'État de Michoacán; pour nous Mexicains, c'est comme si elle était des nôtres.

La philosophe française Simone Weil a écrit que l'enracinement est peut-être le besoin le plus impérieux de l'âme humaine. L'exil fut une blessure inguérissable pour María Zambrano, qui l'exila de tout, sauf de son écriture.

La Cubaine Dulce María Loynaz, la plus jeune de toutes les poétesses d'Amérique latine dans première moitié du XXe siècle et la deuxième à recevoir le Cervantès, fut une amie de García Lorca. Elle reçut Gabriela Mistral et Juan Ramón Jiménez dans sa propriété de La Havane. Des années plus tard, quand on lui suggéra d'abandonner la Cuba révolutionnaire, elle répondit qu'elle n'allait certainement pas quitter Cuba qui était une invention de sa famille.

J'ai connu Ana María Matute à El Escorial en 2003. Belle et incroyante, j'ai senti que j'avais des affinités avec son obsession pour l'enfance et son imaginaire d'une grande richesse et féroce.

Ballottées par leur destin, María, Dulce María et Ana María, les trois María, n'eurent pas de saint auquel se vouer et pourtant, aujourd'hui encore, elles sont les femmes de Cervantes, comme Dulcinée del Toboso, Luscinda, Zoraida et Constanza. Moi, au contraire, de nombreux dieux m'ont protégée; c'est qu'au Mexique il y a un dieu sous chaque pierre; il y a un dieu pour la pluie, il y en a un autre pour la fertilité, un autre pour la mort. Nous, nous avons un dieu pour chaque chose, pas un seul et unique qui, pris par tant de choses à faire, peut finir par se tromper.

Au XVII^e siècle, à l'autre bout de l'océan, la religieuse Sor Juana Inés de la Cruz de l'ordre des Hiéronymites sut dès le premier instant que la seule bataille qui valait la peine d'être menée était celle de la connaissance. José Emilio Pacheco l'a définie avec beaucoup de justesse : « Sor Juana / est la flamme tremblante / dans la nuit de pierre de la vice-royauté. »

Sa réponse à Sor Filotea de la Cruz est une défense libératrice, les premières allégations d'une intellectuelle sur laquelle s'exerce la censure. Aucune autre femme dans la littérature n'a tenté une explication sur les origines de l'univers comme elle l'a fait en observant une éclipse de lune le 22 septembre 1684 avec les neuf cent soixante-quinze vers de son poème « Premier rêve ». Dante eut la main de Virgile pour descendre aux enfers, mais notre Sor Juana est descendue toute seule et comme Galilée et Giordano Bruno, on l'a punie d'aimer la science et elle a été réprimandée par des prélats qui lui étaient largement inférieurs.

Pour sa recherche scientifique, Sor Juana disposait de télescopes, d'astrolabes et de compas. Dans la culture de la pauvreté aussi on donne beaucoup de prix à des biens insolites. Jesusa Palancares, la protagoniste de mon roman, un roman-témoignage *Hasta no verte Jesús mío*, n'a pu compter que sur son intuition pour se pencher par l'unique ouverture de son logis et observer dans la nuit le ciel comme une grâce inestimable et inexplicable. Jesusa vivait au bord du précipice, le ciel étoilé à sa fenêtre était donc un miracle qu'elle

essayait de déchiffrer. Elle voulait comprendre pourquoi elle était arrivée sur terre, à quoi servait tout ce qui l'entourait et quel pourrait être le sens ultime de ce qu'elle voyait. Croyant à la réincarnation, elle était persuadée d'être née bien des années avant sous les traits d'un homme méchant qui avait fait souffrir beaucoup de femmes et devait maintenant payer ses fautes au milieu des ronces et des épines.

Ma mère n'a jamais eu conscience du pays qu'elle m'avait offert comme un cadeau lorsque nous sommes arrivées à Mexico en 1942 sur le Marqués de Comillas, le bateau avec lequel Gilberto Bosques sauva la vie d'un si grand nombre de républicains réfugiés au Mexique pendant le gouvernement du général Lázaro Cárdenas. Dans ma famille nous avons toujours voyagé en train : Italiens qui finissent en Pologne, Mexicains qui vivent en France, Nord-américaines qui vont s'installer en Europe. Ma sœur Kitzia et moi, nous avons été des petites Françaises avec un nom de famille polonais. Nous sommes arrivées à « l'immense vie de Mexico » — comme dirait José Emilio Pacheco —, chez le peuple du soleil. Depuis lors, nous vivons transfigurées et nourries entre autres enchantements de l'illusion de transformer des gargotes en châteaux aux grilles dorées.

La certitude de la France et sa prétention d'avoir toujours raison avaient l'air bien pâle à côté de l'humilité des Mexicains les plus pauvres. Ils cheminaient pieds nus sous leur sombrero ou leur grand châle. Ils se cachaient pour qu'on ne voie pas la honte dans leurs yeux. Au service des Blancs, leurs voix étaient douces et chantaient en demandant : « Pardon, est-ce que vous pourriez me montrer comment vous voulez que je vous serve? »

J'ai appris l'espagnol dans la rue, avec les annonces des crieurs et avec des rondes qui faisaient toujours référence à la mort. « Ô douce orange, / ô divin citron, / dis à María / de pas se coucher. / C'est que María / elle est déjà couchée, / la mort est venue / et l'a emportée. » Ou cette autre, plus terrifiante encore :

« Minette, oh, minette / il a tué sa femme / avec un petit couteau / comme lui presque aussi gros. / Lui a sorti les tripes / et est allé les vendre. / – Ils paieront des tripettes / d'une femme mauvaise! »

Aujourd'hui encore on paie pour des tripes féminines. Le 13 avril dernier, deux femmes ont été assassinées de plusieurs balles dans la tête à Ciudad Juárez, une de quinze ans, l'autre de vingt, enceinte. On a retrouvé le corps de la première sur un dépôt d'ordures.

Je me souviens de ma surprise lorsque j'ai entendu pour la première fois le mot « gracias », sa sonorité m'avait paru plus profonde que le « merci » français. J'avais aussi été intriguée en voyant plusieurs espaces coloriés en jaune sur une carte du Mexique avec l'inscription « Zone restant à découvrir ». En France, les jardins sont grands comme des mouchoirs de poche, tout est cultivé et à portée de main. Ce pays immense, terrible et secret qui s'appelait Mexique et dans lequel on aurait pu mettre trois France à la fois s'étendait devant ma sœur et moi et nous défiait : « Découvrez-moi. » La langue était la clef pour entrer dans le monde indien, le même monde qu'a évoqué Octavio Paz, ici, à Alcalá de Henares en 1981, lorsqu'il a dit que nous ne serions pas ce que nous sommes sans le monde indien.

Comment allais-je passer du mot Paris au mot Parangaricutirimicuaro? J'ai pris du plaisir en pouvant prononcer Xochitlquetzal, Nezahualcóyotl ou Cuauhtémoc et je me suis demandé si les conquistadors avaient compris qui étaient ceux qu'ils avaient conquis.

Ce sont les Mexicains de la rue qui m'ont donné la clef pour ouvrir le Mexique. Depuis 1953, sont arrivés dans la ville beaucoup de gens humbles semblables à ceux que don Quichotte et son fidèle écuyer trouvent sur leur chemin, un barbier, un chevrier, Maritornes la tavernière. Autrefois, au Mexique, le facteur portait uniforme bien brossé et casquette bleue, mais de nos jours, il ne s'annonce plus avec son sifflet et se contente de lancer sous la porte le courrier qu'il sort de sa vieille sacoche abîmée.

Il y avait aussi le rémouleur qui arrivait en poussant sa grande pierre montée sur une petite voiture, pur produit de l'ingéniosité populaire sans soutien financier du « Conseil national des sciences et technologies », qu'il mouillait avec l'eau d'un petit seau. Alors, il faisait tourner la pierre, le couteau lançait des étincelles et lui, si habile, aurait pu faire beaucoup mieux que couper les cheveux en quatre ; les cheveux de la ville qui en réalité n'est autre que sa femme à qui il coupe les ongles, brosse les dents, frotte doucement les joues, qu'il regarde dormir et à qui, la voyant vieille et flétrie, il fait l'immense faveur de planter un grand couteau très affilé dans son dos de femme crédule. Alors la ville pleure doucement, mais aucun pleur n'est aussi bouleversant que celui du vendeur de *camotes*¹ qui a laissé une balafre dans l'âme des enfants mexicains avec le son qu'il laisse échapper de son petit chariot semblable au sifflet du train qui arrête le temps et fait dresser la tête de ceux qui labourent le plant de maïs, abandonner leur charrue et leur pelle pour le montrer à leur fils : « Regarde le train, le train passe, le train s'en va vers là-bas ; un jour, tu le prendras. »

Tina Modotti arriva d'Italie mais on pourrait en faire la première photographe mexicaine moderne. En 1936, en Espagne, elle changea d'activité et accompagna comme infirmière le docteur Norman Bethune pour pratiquer les premières transfusions de sang sur le champ de bataille. Trente-huit ans plus tard, Rosario Ibarra de Piedra s'est soulevée contre une nouvelle forme de torture, la disparition de personnes. Sa protestation est antérieure à celle des Madres de Plaza de Mayo avec leur foulard blanc qu'elles portent sur la tête pour chaque fils disparu. « On nous les a pris vivants, qu'on nous les rende vivants. »

La dernière peintre surréaliste, Leonora Carrington aurait pu choisir de vivre à New York à côté de Max Ernst et dans l'entourage de Peggy Guggenheim mais, sans connaître l'espagnol, elle a préféré venir à Mexico avec le poète Renato Leduc, auteur d'un sonnet sur le

¹ Patates douces confites

temps que je pense vous réciter plus tard si la vie m'en donne le temps.

Ce qu'on apprend pendant l'enfance reste à jamais gravé dans la conscience : je passais de l'espagnol colonisateur au monde de splendeurs que trouvèrent les conquérants. Avant que les États-Unis n'aient la prétention d'avaloir tout le continent, la résistance indigène dressa ses boucliers en or et ses panaches en plumes de quetzal et elle les souleva très haut quand les femmes de Chiapas, autrefois humiliées et furtives, déclarèrent en 1994 qu'elles voulaient choisir elles-mêmes leur homme, le regarder dans les yeux, avoir les enfants qu'elles désiraient et ne plus être échangées contre une bonbonne d'alcool. Elles voulaient avoir les mêmes droits que les hommes.

« Qui est là ? » « Personne », a mentionné Octavio Paz dans *Le labyrinthe de la solitude*. Beaucoup de Mexicains s'ignorent entre eux. « Personne n'est là » — répond la bonne. « Et toi, qui es-tu ? » « Bof, moi, personne. » Elles ne le disent pas pour se rabaisser ni pour se cacher mais parce que c'est dans leur nature. La nature, elle non plus, ne dit pas ce qu'elle est ni ce qui s'explique à elle-même, elle éclate, voilà tout.

Pendant le séisme de 1985, beaucoup de jeunes punks, ceux qui se maquillent les yeux en noir et se teignent les cheveux en rouge et portent des gilets et des bracelets couverts de rivets et de clous, venaient dans les endroits sinistrés, là où des édifices s'étaient transformés en sandwiches et ils passaient la nuit entière à retirer avec des pioches et des pelles les décombres qu'ils transportaient ensuite dans des seaux et des brouettes. Au moment où ils s'en allaient, à cinq heures du matin, je leur avais demandé leur nom et l'un d'eux m'avait répondu : « Bof, mettez Juan, rien d'autre » ; ce n'était pas seulement pour ne pas se singulariser ou par crainte d'être rejeté mais comme pour des millions de pauvres, son silence est aussi un silence de plusieurs siècles d'oubli et de marginalisation.

Avec presque neuf millions d'habitants, nous avons le privilège discutabile d'être la plus grande ville du monde. La

campagne se vide, tous viennent à la capitale qui recouvre les pauvres gens d'un enduit noir, les roule dans la cendre et leur brûle les ailes malgré leur résistance sans limites et ils arrivent de la Patagonie pour monter sur ce train de la mort appelé « La Bestia » avec le seul espoir de franchir la frontière des États-Unis.

En 1979, Marta Traba publia en Colombie *Homérica Latina*, un livre dans lequel les personnages sont les exclus de notre continent, les humbles, ceux qui fouillent dans les tas d'immondices, qui récupèrent les déchets des villes perdues, les foules qui se piétinent pour aller voir le pape, ceux qui voyagent dans des autobus bondés, qui mettent sur leur tête des chapeaux de paille, qui, en terre indienne, aiment Dieu. Ils sont là nos personnages, ceux qui font photographier leurs enfants quand ils sont morts pour en faire de « petits anges saints », la foule qui renverse les barrières de sécurité et fait tomber les estrades lors des défilés militaires, celle qui tout à coup et sans effort, fait échouer toutes les politiques de bon voisinage pleines de mauvaises intentions, cette masse anonyme, obscure, imprévisible qui peuple peu à peu la cartographie de notre continent ; le peuple des punaises, des puces et des cafards, le peuple misérable qui à l'instant même déglutit la planète. Et cette masse formidable qui ne cesse de croître, traverse les frontières, travaille comme porteur et comme coursier, comme manœuvre et cireurs de chaussures qu'au Mexique nous appelons boleros. Revenant d'une université nord-américaine, le romancier José Agustín déclara : « Là-bas, ils croient que je suis un cireur de chaussures qui a réussi. » Il aurait mieux valu qu'il dise : « un cireur de chaussures qui a tout raté. » Nous sommes tous des ratés, tous des nécessiteux et le reconnaître est notre force. Je me suis souvent demandé si cette grande masse arrivant de la Patagonie à l'Alaska d'une marche lente et inexorable s'inquiète de savoir à quel point elle dépend des États-Unis. Je crois plutôt que son cri est un cri de guerre, un cri imparable dont la première bataille littéraire a été remportée par les Chicanos.

Octavio Paz en 1981, Carlos Fuentes en 1987, Sergio Pitol en 2005 et José Emilio Pacheco en 2009 sont les quatre Mexicains qui m'ont précédée. Rosario Castellanos et María Luisa Puga n'ont pas eu la même chance et j'ai en cet instant une pensée pour elles ainsi que pour José Revueltas. Je sais qu'ils m'accompagnent, curieux tous les sept, Octavio Paz surtout, de savoir ce que je vais dire.

Pour terminer, puisque je me trouve entre amis ici en Espagne, je voudrais vous dire que j'ai eu un grand amour « platonique » pour Luis Buñuel. Nous étions allés ensemble dans la légendaire prison de la capitale mexicaine, le Palacio Negro de Lecumberri, pour voir notre ami Álvaro Mutis, le poète et gabier, compagnon de bataille de notre indispensable Gabriel García Márquez. Avec ses détenus récidivistes appelés "lapins", la prison nous rapprocha vers une réalité partagée : celle de la vie et de la mort derrière les barreaux.

Dans ma vie professionnelle, il n'est d'évènement plus important que ce prix attribué par le juré du Cervantes à une Sancho Panza féminine qui n'est pas Teresa Panza, ni Dulcinée del Toboso, ni Maritornes ni la princesse Micomicona qui plaisait tant à Carlos Fuentes, mais une écrivaine qui ne peut pas parler de moulins parce qu'il n'en existe plus; elle, par contre, elle parle de vagabonds, de ces vagabonds ordinaires qui portent le paquet des commissions, leur pic ou leur pelle, dorment à la belle étoile et font confiance à une chroniqueuse impulsive qui retient tout ce qu'ils lui racontent.

Femmes, enfants, vieillards, prisonniers, malades et étudiants marchent aux côtés de cette reporter qui cherche comme María Zambrano le réclamait « à aller plus loin que sa vie et à être dans les autres vies ».

Le prix est d'autant plus surprenant pour toutes ces raisons et la raison qui me fait dire merci n'en est donc que plus grande.

Ce n'est pas seulement au Mexique que le pouvoir financier commande mais aussi dans le monde entier. Ceux

qui résistent, montés sur Rocinante suivis par Sancho Panza sont chaque fois moins nombreux. Moi, je suis fière de marcher à côté des rêveurs, des déshérités, des candides.

Luna, ici présente, la fille de ma fille Paula, lui a demandé : « Dis, maman, et toi quel âge tu as ? » Paula lui a dit son âge et Luna est revenu à la charge : « Mais avant ou après Jésus-Christ ? »

Il faut que j'explique aujourd'hui à ma petite fille que je suis une évangéliste après Jésus-Christ, que j'appartiens au Mexique et à une vie nationale qui s'écrit chaque jour et chaque jour s'efface parce que les feuilles de papier d'un journal ne durent qu'un seul jour. Le vent les emporte, elles finissent à la poubelle ou la poussière les recouvre dans des archives. Mon père s'en servait pour allumer la cheminée. Malgré ça, tôt le matin, mon père demandait si était arrivé L'Excelsior dont Julio Scherer García était le directeur, et nous le lisions en famille. Frida Kahlo, peintre, écrivaine et icône mexicaine a dit une fois : « J'attends le départ avec joie et j'espère ne jamais revenir. »

Contrairement à elle, moi j'espère revenir et je le dis trois fois comme dans le célèbre boléro, c'est bien là tout le sens que j'ai voulu donner à mes quatre-vingt-deux ans. Je compte bien monter au ciel et en revenir en donnant la main à Cervantes et comme un écuyer féminin l'aider à distribuer des prix aux jeunes qui comme moi, aujourd'hui, 23 avril 2014, jour international du livre, viendront à Alcalá de Henares.

Aux derniers jours de sa vie, l'astronome Guillermo Haro répétait les « Stances sur la mort de son père » de Jorge Manrique. Il observait pendant des heures un jacaranda en fleurs et me faisait remarquer « comme la vie passe et comme la mort arrive sans faire de bruit ». Cette certitude du chasseur d'étoiles je l'ai acquise moi aussi comme je sens que m'appartiennent les jacarandas qui recouvrent chaque année les trottoirs de Mexico d'un tapis violet qui est celui du carême, de la mort et de la résurrection.

Je vous remercie pour votre attention.